

Laurent OTT

Peut être que je pourrai justement intervenir à ce moment là et essayer de rassembler des choses que j'ai perçus, que j'ai entendu des témoignages et des interventions dans la salle.
Je suis éducateur, enseignant, directeur d'école, je viens de démissionner de l'éducation nationale.

Ce qui est inacceptable aujourd'hui

Je pense que si je suis avec vous ce soir, c'est plutôt au titre d'acteur social. Je suis membre fondateur de l'association "intermède robinson" qui réalise le même cœur d'activité que ce qui se passe aujourd'hui à Beaubrun, mais qui le fait depuis maintenant 15 ans.

Cette action a pris de l'ampleur, elle a pris également d'autres facettes.

J'ai envie de reprendre des thèmes que j'ai entendu parce que je pense que ce qui nous réunit et ça a été dit d'emblée, c'est l'inacceptable. Mais il faut encore pouvoir caractériser cette situation d'inacceptable que nous vivons.

Ce qui est inacceptable, c'est la somme des exclusions que la plupart des gens de nos villes, de notre pays, de notre occident peuvent aujourd'hui vivre. Exclusion de la vie économique, exclusion de la vie sociale, exclusion de la pratique de la vie culturelle, exclusion évidente de la vie politique et de la possibilité de pouvoir participer concrètement à la vie politique. Cette exclusion elle se manifeste par quelque chose de très concret : l'éloignement des institutions. Nous avons des institutions... Et je suis d'accord avec vous, l'école devrait être ce lieu pour tous, l'école devrait être le partage de la co éducation. Mais nous devons constater que ce n'est absolument pas ce qui se passe.

Depuis le début des années 80, l'école s'éloigne de toute mission éducative, elle s'éloigne de toute ambition éducative ; l'école démissionne de ses responsabilités éducatives. Elle se recentre sur de misérables savoirs fondamentaux et occupe toute son énergie à vouloir évaluer, sanctionner, prédire, contraindre, contractualiser. C'est-à-dire que l'école est en pleine perdition.

Cette perdition de l'école elle est aussi dans d'autres institutions. Avec malgré tout le travail, l'intelligence des acteurs qui tentent, qui arrivent à parer à ces effets pervers. Malgré tout, reconnaissons - le, que reste-t-il de l'éducation populaire ? Tous les centres sociaux sont-ils encore des maisons pour tous, dans lesquels nous pouvons tous être accueillis de façon inconditionnelle ? A Longjumeau, les jeunes se font foutre dehors du centre social. On leur dit: «vous n'êtes pas une famille, c'est pour les familles...». Dans ma commune, les enfants dont les parents n'ont pas de travail, ne sont pas prioritaires à la cantine, et, bien souvent, n'ont pas le droit de manger à la cantine. Dans ma commune, les mêmes enfants n'iront pas dans les centres de loisir, ils n'iront pas non plus dans ce qui a remplacé les colonies de vacances, ces séjours extrêmement chers, avec peu de places et qui durent sur des périodes de plus en plus courtes.

Voilà un petit peu le constat, et je crois qu'il est là cet inacceptable qui aujourd'hui nous réunit. C'est à partir de cet inacceptable que nous nous mettons vraiment en mouvement. Cet inacceptable amène de plus en plus de monde à découvrir que la véritable richesse, le véritable travail que nous autres acteurs sociaux nous pouvons faire, ce n'est peut être plus dans les institutions que nous pouvons le faire.

Ce sont dans ces endroits où il n'y a rien que nous rencontrons ceux qui ont le plus besoin de nous.

C'est peut être en dehors des institutions que nous pouvons aujourd'hui réaliser le travail social, les véritables motivations qui nous ont portés dans ce métier, dans ces missions. Nous découvrons que c'est là où il est dit qu'il ne se passe rien de valable que les rencontres les plus belles se produisent. Ce sont dans ces endroits où il n'y a rien que nous rencontrons ceux qui ont le plus besoin de nous. Dans ces espaces dépourvus de tout, nous arrivons enfin à prendre le contrôle de nos existences.

C'est justement dans ces espaces publics, dans ces espaces en friche, que nous pouvons développer des actions qui sont d'une simplicité biblique.

Pourquoi faire autant une montagne parce que quelques adultes vont sortir quelques tapis, et se mettre à la disposition des enfants qui sont là ? Quoi de plus simple, pourquoi tellement en parler ?

On n'en parlerait pas si ce n'était pas inconditionnel. C'est-à-dire quelque chose dont nous n'avons plus idée aujourd'hui dans la société. Nous accueillons vraiment tout le monde dans nos ateliers de rue. Vous en connaissez vous des institutions qui accueillent vraiment tout le monde ? Des enfants sans autorisation de leurs parents ? Et en plus, on va manger ensemble. Nous à Longjumeau, nous faisons de la cuisine de rue, nous produisons notre propre nourriture et nous la partageons ensuite. Ce sont les enfants qui cuisinent et qui pratiquent et qui travaillent. Nous nous permettons cela, parce que c'est dans les espaces en friche, dans ces espaces où justement peuvent éclore les relations, les rencontres.

On voit tous les enfants alors que les institutions en voient très peu, la seule institution qui en voit plus que nous, c'est l'école.

Nous n'avons rien contre les institutions. Au début de notre travail, nous avons amené toutes les personnes que nous rencontrions aux institutions. Seulement elles nous revenaient, et le plus souvent sans solution. Nous avons compris que les besoins de ces personnes n'étaient pas qu'on les amène quelque part, elles avaient déjà entendu parler de leurs droits. De la même façon, on ne cache pas des situations sociales à des travailleurs sociaux. Ils ont déjà entendu parler des familles dont nous nous occupons, nous ne sommes pas en concurrence. Nous nous rencontrons.

Ce ne sera pas si simple que ça que d'accompagner des gens là où ils devraient être. La plus part des gens connaissent les institutions, s'ils n'y sont pas c'est qu'elles ne répondent pas à leurs besoins.

Dans les institutions, il y a de moins en moins de possible, de plus en plus d'interdit, de plus en plus de réglementation. Nous autres éducateurs, nous étions des ingénieurs, nous devenons dans le meilleur des cas des techniciens et de plus en plus de simples manœuvres des décisions, des pratiques, qui ont été pensées pour nous.

La pédagogie sociale

Qu'est ce que la pédagogie ? La pédagogie c'est la rencontre d'une pratique et d'une théorie. C'est la capacité de théoriser sa pratique pour en prendre pleinement possession et pour la mettre au service de sa propre pratique. C'est ce qui va nous permettre de passer de la pédagogie traditionnelle, et même aller au-delà de la pédagogie nouvelle.

La participation citoyenne ça ne suffit plus aujourd'hui. Nous n'avons pas seulement besoin de méthodes éducatives actives, ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'autorité. D'autorité sur nos vies, sur nos métiers, sur nos interventions. Nous devons passer à la pédagogie de l'autorité. C'est la pédagogie Freinet, Kortchak, Paolo Freiré, c'est la pédagogie sociale. C'est ce que nous mettons en pratique.

La pédagogie sociale, c'est une pédagogie totale, globale, qui ne se propose pas de changer les gens, qui ne se propose pas de les mettre dans un meilleur milieu, qui ne se propose pas de les rééduquer, qui ne se propose pas de les réparer. C'est au contraire une pédagogie qui se propose de faire ensemble pour améliorer l'environnement qui est le nôtre, dans lequel il n'y a pas de frontière, de limite, de séparation entre les acteurs. Nous sommes des acteurs sociaux cela veut dire que nous mettons ensemble les bénévoles, les professionnels, les usagers. Tous en pédagogie sociale, nous devenons des acteurs sociaux.

Ce terme d'acteur est tout à fait intéressant car il permet de poser autrement la question de la professionnalité. Celle-ci n'est pas seulement garantie par une formation mais surtout par la rigueur de notre engagement.

Ce qui va faire que les ateliers de rue sont des lieux possibles de transformation sociale par leur régularité. Nous nous engageons à être là quoi qu'il arrive. Nous sommes là les mêmes jours, à la

même heure, au même endroit, et tous les enfants, tous les parents, tous les habitants savent qu'ils peuvent compter que nous y serons. Même en hiver, même sous la neige, nous faisons nos ateliers de rue, et ce n'est pas ça qui est difficile.

Ce qui est difficile, c'est de pouvoir s'émanciper de cet autisme des institutions. Sortir de cette situation d'oppression des collectivités territoriales. En particulier des mairies, de tous ceux qui ont un pouvoir local, et qui ne comprennent pas qu'ils dépensent des fortunes dans des institutions qui finalement transforment peu, produisent peu. Et qui ne soutiennent pas les innovations de transformations sociales, là où elles sont, alors qu'elles sont opérantes. Elles ne sont soutenues que par quelques petits subsides misérables pour qu'on ne disparaisse pas complètement. Il y a une véritable négation de ce travail qui peut être produit localement.

Le travail social : éduquer, transmettre, transformer

Comment peut-on imaginer cette nouvelle professionnalité du social ? Ce qui serait important c'est de caractériser ce qu'est le travail social.

A la base, le travail social, c'est la rencontre de trois axes fondateurs, c'est la rencontre de trois mouvements initiaux.

Le premier c'est d'éduquer, c'est-à-dire aider les gens à sortir d'eux-mêmes, de leur solitude, de leur dépression. Nous en pédagogie sociale nous travaillons avec les enfants des rues, parce que les enfants des rues ne sont pas à plaindre. Les enfants qui sont à plaindre, ce sont les enfants qui sont enfermés dans les appartements. Nous travaillons avec les enfants des rues parce que nous pensons que c'est bien qu'ils soient dans la rue. Nous ne les ramèneront pas chez eux, parce que nous pensons que s'ils sont dehors c'est qu'ils ont leur raison et qu'en général elles sont bonnes. Le travail social c'est éduquer, aider les gens à sortir de là où ils s'enferment, de là où ils ont été enfermé.

Le deuxième mouvement initial de la pédagogie sociale c'est de transmettre, car on ne peut pas éduquer sans transmettre, de la même façon qu'on ne peut pas transmettre sans éduquer. C'est là d'ailleurs une des plus grandes impasses de l'école, ce phantasme qu'il y aurait des enseignants qui pourraient transmettre sans être des éducateurs, sans réfléchir sur leur travail éducatif, sur leur responsabilité éducative, sur ce que c'est que la relation éducative. Comment peut-on imaginer être enseignant sans être dans cette base là ? On ne peut pas éduquer sans transmettre, on ne peut pas transmettre sans éduquer.

Mais également on ne peut pas transmettre sans transformer. La transformation sociale est une obligation. Quoi qu'on transmette, que ce soit notre culture d'origine, que ce soit ses pratiques, que ce soit du savoir, ses compétences, on ne transmet jamais rien sans le modifier. Transmettre, c'est transformer.

On ne peut pas faire des lieux d'éducation qui ne soient pas des lieux de transformation sociale. On ne peut pas juste viser à l'adaptation, on ne peut pas juste viser à l'animation, il faut viser la transformation, il faut viser le changement.

Eduquer, transmettre, transformer, tel est le travail social.

Le travail social de demain

Le travail social de demain il n'a pas d'autre choix que de périr ou de se transformer lui aussi. Il devra s'ouvrir à de nouvelles dimensions, celles de l'inconditionnalité, sortir des catégories, de la déficience, des étiquettes, de là où il est dit qu'on ne peut pas travailler, de là où il est dit qu'il n'y a pas de progrès possible.

Le travail social de demain devra aussi aller vers la globalité. Il faut permettre aux gens de trouver une place active, une place d'auteurs dans la société. Hors nous découvrons que de plus en plus de personnes sont privées de la production, nous ne savons plus produire, nous ne savons plus travailler pour produire. De plus en plus de gens sont privés de cette activité de production.

A "intermède robinson", notre association, nous récupérons des terrains nous les défrichons, nous en faisons des lieux de production maraichère, ces produits, nous les cuisinons ensemble, et nous créons aussi des évènements, des soirées dans lesquels nous pourrions les consommer ensemble. Nous visons la capacité de produire.

C'est pareil en classe. Freinet remarquait que le principal problème de la classe c'est qu'on ne travaille pas. A quoi ça sert d'écrire, quelle est l'utilité sociale de cet exercice ? Elle est nulle. A quoi ça sert de répondre à la question du maître ? Est ce que par hasard il ne connaîtrait pas la réponse ?

Ce qui est valable dans une classe, ce qui est valable dans la société, c'est de produire des objets qui ont une utilité sociale. Dans une classe produire un spectacle ça ça vaut quelque chose, produire un site Internet, un recueil de poèmes....

Il faut produire des choses qui ont une valeur sociale remarquable. Dans notre association nous faisons travailler les enfants, à partir de 3ans, de 4 ans. Sur le terrain, ils utilisent les machines, ils utilisent tous les outils dont ils peuvent avoir besoin. Nous les accompagnons dans l'utilisation des vrais outils. Nous leur permettons d'être en parfaite sécurité en connaissant l'utilisation et le maniement. Nous aidons les personnes à travailler.

Le travail social de demain devra réinventer le travail. Un travail qui ne sera pas seulement reconnu parce qu'il aura une valeur de rentabilité, mais au contraire revaloriser la capacité de produire des individus en leur permettant de produire, de créer des coopératives, créer des ateliers de fabrications, créer des objets qui ont une valeur sociale... Telle devra être le travail social de demain.

Le travail social de demain il devra avoir une énorme dimension de collectivité et de convivialité car nous vivons dans une société où nous avons produit un individualisme qui nous enferme, qui nous isole, qui rend les gens malades, désespérés. Cet individualisme, nous l'avons construit parce que nous vivons dans une image de la société, de la citoyenneté, que nous avons hérité de la révolution française et qui nous fait croire que le collectif est l'ennemi de l'individu, et qui nous fait croire que l'individu est le but de la société et de la collectivité.

Nous voyons au contraire, que les enfants découvrent qui ils sont, s'épanouissent, deviennent eux-mêmes au contact de beaucoup d'autres. Les collectifs que nous avons créés, permettent aux gens de venir et de s'exprimer, de prendre une place. La collectivité n'est pas l'ennemi de l'individu, elle est au contraire sa condition. Nous devons amener à une éducation au collectif.

Le travail social de demain il sera communautaire, pour échapper aux communautés. Parce que le communautarisme est justement ce qui arrive du fait du défaut de communauté de notre société. Notre société échoue à être communautaire, alors forcément chacun essaye de se débrouiller où il est, comme il peut. Face à ce danger de fragmentation, de perte du sens du collectif, nous devons faire du travail social communautaire, communautaire avec toutes les différences, avec toutes les cultures, avec les roms aussi.

Ce travail social communautaire, nous pouvons commencer à le réaliser ici et maintenant. A Longjumeau c'est ce que nous essayons de faire, j'ai vu qu'à Beaubrun c'est ce qui se fait également.